Corin Braga

Géographies symboliques

SYMBOLIC GEOGRAPHIES

Abstract: Over the past few decades, cultural studies have embraced concepts and methodologies set forth by the new fields of inquiry brought about by the “spatial turn”. These new disciplines combine knowledge from the domains of geography and literature in an interdisciplinary way. In my paper I propose to go beyond this dialogue between disciplines to the roots of both geographical and literary representations, that is, I aim to discuss the geographical imaginary. Resorting to concepts from the theory of fictional worlds, I will make a distinction between “realistic” or “mimetic” geographies, “symbolic” geographies, “fictional geographies”, and “allegorical” geographies. I am primarily interested in symbolic geographies and the non-empirical criteria which produced, especially during ancient, medieval and early modern times, cartographical and literary representations of the world that might appear to be fantastical nowadays, but that were nonetheless considered adequate in their respective epoch

Keywords: Spatial Turn; Humanistic Geographies; Geographical Imaginary; Symbolic Geography.

CORIN BRAGA

Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca, Roumanie
corinbraga@yahoo.com

Les dernières décades, les études culturelles ont subi ce qu'on a fini par appeler une tournure spatiale (« *spatial turn* »). Pendant le dix-neuvième siècle et le haut modernisme du vingtième siècle, à partir des conceptualisations de Hegel, Condorcet, Darwin, etc., l'attention théorique a porté principalement sur les thématiques de l'histoire, du progrès et de l'évolution (ou de leur contraires – décadence, involution, dégénérescence, etc.). Or, avec l'avènement du postmodernisme, des philosophes comme Michel Foucault, Gilles Deleuze ou Fredric Jameson ont remarqué que la spatialité a acquis une importance de plus en plus grande, de manière qu'aujourd'hui les « humanités spatiales » (« *spatial humanities* ») sont devenues un domaine-clé pour la compréhension des nouvelles dimensions de la globalisation, de la mondialisation et de la planéarité¹.

Les « études spatiales » (« *spatial studies* ») mettent dans une relation biunivoque deux disciplines qui détiennent, chacune, des méthodologies approfondies et complexes, et qui par conséquent peuvent s'enrichir réciproquement : la géographie et la littérature (ensemble avec les autres arts, des beaux-arts au cinéma et aux médias). De ce fait, on peut parler de « géographie littéraire » dans un double sens, en mettant l'accent soit sur le premier terme (la

géographie), qui porte sur le domaine des géographies humanistes et culturelles, soit sur le second (la littérature), qui vise les « études spatiales littéraires » (cartographie littéraire, géographie littéraire, géocritique, géopoétique, géophilosophie, etc.).

En ce qui concerne le premier point, l'influence que la littérature et les études littéraires exercent sur la géographie suit, selon Marc Brosseau, deux grands axes : d'un côté, elles permettent la création d'une épistémologie géographique alternative à celle traditionnelle, qui offre de nouvelles méthodologies pour analyser les cartes en utilisant les instruments du discours et de la narrativité ; d'un autre côté, elles sont un intervenant direct dans la géographie humaine, en tant que facteur actif dans la modélisation des mentalités collectives et des politiques sociales de l'identité et de la différence (analysées par les études culturelles et postcoloniales)².

En ce qui concerne le deuxième point, l'apport interdisciplinaire que la géographie propose aux études littéraires peut à son tour être systématisé, selon Michel Collot, selon trois grandes directions³ : 1. Géographie littéraire, qui se divise à son tour dans ce qu'on appelle Géographie de la littérature (analyse du contexte spatial dans lequel la littérature est produite et propagée, comme dans l'approche de Franco Moretti⁴), et Géographie dans la littérature (analyse des représentations de la réalité géographique dans les œuvres littéraires, où l'accent tombe sur l'image fictionnelle des « réalèmes »⁵) ; 2. Géocritique (analyse de la réalité géographique à travers ses représentations littéraires, où l'intérêt porte sur l'objet géographique réel « enrichi » par la fiction, comme dans l'approche de Bertrand Westphal⁶) ; Géopoétique et

géophilosophie (qui s'occupent de la relation entre la création littéraire et les figures de l'espace, comme dans les recherches de Gaston Bachelard⁷, ou encore Frank Kermode⁸ ou J. Hillis Miller⁹).

Un concept qui peut réunir les deux points de vue, en sortant des contours constitués des domaines de la géographie et de la littérature et en se penchant sur leur base commune, est celui d'imaginaire. Marc Brosseau utilise le concept pour créer une taxinomie à trois termes : Géographies imaginaires, Géographies imaginatives et Imaginaires géographique. Nous allons reprendre les deux premiers concepts dans une taxinomie propre ; retenons pour l'instant le troisième, qui est défini de la sorte : « *the imaginary is often conceptualized in terms of mediation or interface, or yet again as a kind of matrix through which the world is ordered, made intelligible and indeed meaningful* »¹⁰. Bien qu'invokant Bachelard, Sartre, Durand, Castoriadis et Lacan, cette définition est plutôt modeste par rapport au concept moderne d'imaginaire, qui décrit la faculté créatrice, structurante et exploratoire de la psyché¹¹. Dans cette conception élargie, l'imaginaire chrono-spatial, historique et géographique, peut être vu comme la faculté représentative qui engendre et sous-tend des chronotopes qui s'actualisent autant dans les géographies symboliques et fictionnelles que dans la littérature et les arts. En remontant à la racine commune autant des représentations cartographiques que des narrations littéraires, l'analyse de l'imaginaire spatial permet donc de faire économie des comparaisons parfois difficiles entre ces deux domaines qui ont acquis chacun une structure théorique fort élaborée et souvent « intraduisible » dans d'autres discours.

Utilisant l'instrument méthodologique d'imaginaire géographique, nous nous proposons de faire émerger une classification qui s'applique avec autant de bénéfices aux deux domaines : géographies réalistes (ou mimétiques), géographies symboliques (ou imaginatives), et géographies fictionnelles (ou imaginaires), auxquelles on peut ajouter une quatrième catégorie, celle de géographies allégoriques.

Pour commencer, nous devons partir d'une observation qui vise presque toutes les variantes de géographies littéraires énumérées auparavant. Bien qu'ayant conscience de l'apport que l'imagination offre à la réalité (synergie pour laquelle Edward W. Soja a proposé la formule « places réelles-et-imaginées »¹²), cette influence est vue le plus souvent comme un enrichissement de la géographie « réelle », objective, par l'imagination littéraire. Quand on parle soit de géographie de la littérature (dresser par exemple une carte de la distribution des parutions et diffusion des livres appartenant à un certain genre), soit de géographie dans la littérature (par exemple, l'espace méditerranéen chez Laurence Durrell, Londres dans les romans de Charles Dickens), un présupposé rarement, sinon jamais questionné, est celui que la géographie, en tant que représentation de l'espace, se trouverait en correspondance biunivoque, « correcte », sans reste, avec l'espace physique extérieur. Même si les cartes peuvent être subtilement déformées (par des intentions idéologiques, comme dans ce qu'Edward Said appelle géographies imaginatives¹³), ces imprécisions et défigurations sont tacitement « réduites », corrigées, par comparaison implicite avec la réalité géographique. Autrement dit, dans l'opinion commune, la représentation

géographique tend à se superposer aux objets représentés, aux « réalèmes », situation que Lewis Carroll ou J. L. Borges ont ironisée en imaginant des cartographes qui désirent faire des cartes à l'échelle 1:1, ce qui implique couvrir le territoire cartographié avec sa carte en papier.

Pourtant, le concept d'imaginaire géographique nous permet d'affirmer que la géographie (étymologiquement : « écrire la terre ») détient un statut équivalent au discours littéraire : toutes les deux sont des *représentations* du monde « réel ». Par conséquent, on peut, et même on doit, leur appliquer à toutes les deux les lois du « *worldmaking* », de la création d'univers de représentation¹⁴. Comme le souligne Robert R. Tally Jr.,

Narrative, according to this view, is a form of world-making, at least as much as it is a mode of world-representing, which in the end may come to the same thing. As narrators or writers survey the territory they wish to describe, they weave together disparate elements in order to produce the narrative, and these elements may include scraps of other narratives, descriptions of people or places, images derived from first-hand observation as well as from secondary reports, legends, myths, and inventions of the imagination. In producing this patchwork representation of a world (that is, the narrative itself), the narrator also invents or discovers the world presented in the narrative. For readers, this narrative makes possible an image or the world, much like that of a map, and the literary cartography present in one narrative can become a part of

future surveys, rhapsodies, and narratives, or of future narrative maps.¹⁵

Utilisant les concepts de la théorie des mondes fictionnels, on peut traiter la réalité spatiale extérieure, objective, comme étant le « monde primaire », et ses représentations, soit géographiques, soit littéraires, comme des « mondes secondaires ». La géographie est, évidemment, une représentation de l'espace physique, et non pas l'espace physique en soi. Les individus qui travaillent directement sur le milieu physique, comme ceux qui construisent des barrages ou assèment des marais, transforment le monde primaire. Les individus qui conçoivent des images cartographiques du milieu ambiant sont des géographes, des créateurs de mondes secondaires. Cette distinction nous permet de séparer deux types d'humanités spatiales : celles qui s'intéressent principalement à la réalité physique, donc au monde primaire, et à la manière dont les représentations humaines peuvent l'enrichir (comme le concept de « troisième espace » ou « places réelles-et-imaginées » de Soja, la géographie littéraire dans le sens de « littérature dans la géographie » de Moretti, ou la géocritique de Westphal) ; et celles qui s'intéressent principalement aux représentations de la réalité physique, donc aux mondes secondaires (comme la géographie littéraire dans le sens de « géographie dans la littérature », la critique littéraire géographique¹⁶, ou les typologies de l'imaginaire géographique que je me propose d'analyser dans ce travail).

C'est en fonction de la relation de correspondance entre le monde primaire et ses représentations que je fais la distinction entre quatre types de mondes secondaires

géographiques : géographies réalistes, géographies symboliques, géographies fictionnelles et géographies allégoriques. Ces quatre classes correspondent à des degrés différents de mimésis, ou d'adéquation des représentations à leurs référents réels ou imaginaires.

Géographies réalistes (mimétiques)

La géographie réaliste comprend les représentations géographiques qui se proposent de refléter l'espace extérieur avec un maximum de précision. Elle est basée sur le principe de la mimésis et ses critères principaux sont l'observation pratique, la mensuration concrète, la vérification empirique. Évidemment, pour reproduire les traits les plus importants de l'espace physique extérieur dans le « discours » visuel qu'est la carte, celle-ci doit faire appel à des images, des icônes, des symboles, des couleurs, des carroyages, des grilles de projection de l'espace tridimensionnel sur le plan, des échelles de correspondance, etc. Néanmoins, tous ces signes sont conçus et calibrés pour offrir au lecteur de la carte une vision correcte de l'espace qui est reproduit, pour qu'il puisse utiliser le dessin afin qu'il puisse s'orienter efficacement dans le monde réel. La correspondance entre les choses et leurs images reste le principe dirigeant de la géographie réaliste (même si, comme observent les philosophes relativistes et anti-réalistes contemporains¹⁷, elle sera toujours incomplète et approximative, ou même illusoire et insoutenable). La limite supérieure à laquelle peut aspirer la représentation mimétique est de devenir tout aussi fiable et correcte qu'une représentation perceptive du monde, de nous permettre de nous orienter sur la carte

Fig. 1, 2, 3

comme si nous percevions directement le paysage. Ce desideratum semble devenir possible dans des systèmes comme Google Maps, dans lequel la camera du satellite fonctionne comme une extension électronique de haute précision et à profondeur réglable de l'œil humain. Prenons pour exemple la carte Google de la ville de Cluj-Napoca, Roumanie (Fig. 1).

Au premier abord, il s'agit d'une image, à précision réglable, de la ville, prise du satellite. Sans autre spécification, sans activer les icônes (les étiquettes), cette image est une photographie de haute précision, donc une représentation, de l'espace géographique, mais pas encore une représentation géographique, une carte. Elle le devient au moment où on fait activer la fonction explicative qui donne des noms aux quartiers, aux rues, aux immeubles et bâtiments, aux icônes qui représentent les églises, les hôtels, les restaurants, les institutions d'enseignement, les ATM, etc. (Fig. 2).

Ces explications « enrichissent » l'image photographique avec des informations sur-imprimées à l'aide de formes géométriques simples, d'icônes, de couleurs, d'inscriptions linguistiques. Ces dispositifs de sens « augmentent » la réalité (on peut parler d'une « *amplified reality* ») et transforment la photographie du satellite en une carte géographique. Le dernier pas à faire est de remplacer les images photographiques par des dessins et signes spécifiques du discours géographique, et voilà, la carte classique entre en scène (Fig. 3).

Néanmoins, les géographies réalistes ne couvrent pas tous les types de représentations géographiques. Que dire de la carte de transport urbain de Cluj-Napoca, ou

Fig. 4 : Réseau de transport urbain de Cluj-Napoca

de la carte des métros de Paris (et de toute autre grande ville) ? (Fig. 4)

Ne sont-elles pas correctes ? Ne sont-elles pas capables de nous donner l'information exacte sur les trajets des bus, des trams ou des métros, si nécessaires pour notre déplacement dans la ville ? Mais sont-elles pour autant réalistes ou mimétiques, c'est-à-dire précises et fiables, à même de nous orienter dans la ville ? Eh bien, je ne recommande à aucun l'expérience, que j'ai faite, de chercher une adresse à Paris en utilisant uniquement une carte de métro.

Évidemment, il existe aussi des cartes de la ville sur lesquelles sont marquées, en plus des renseignements urbains complets, les lignes de métros, leurs stations, leurs intersections, etc. Par rapport à ces cartes « complètes », les cartes de métro ne sont qu'une sorte de simplification, d'abstraction, qui sélectionnent uniquement les informations concernant le réseau métropolitain et les réorganisent dans des schémas graphiques ayant une géométrie simple, linéaire et facile à saisir. Le principe graphique de (ré)construction de la deuxième carte est une convention sous-entendue par ses lecteurs, qui, utilisant avec plus d'efficacité cette carte schématique, n'oublient

à aucun moment qu'elle n'est qu'une réduction de la carte complète, qui à son tour reproduit à l'échelle la configuration de la ville réelle.

La carte de métro est une synecdoque (une part remplaçant le tout) de la carte de la ville, une carte qui ne fait qu'isoler un segment d'information (le réseau des transports urbains) de la représentation urbaine totale. La distance entre les deux est donnée par le changement du principe d'organisation de la représentation : la carte de la ville est une carte réaliste, mimétique, basée sur le principe de l'empirie (les mesures concrètes des distances, des orientations et des positions réciproques), alors que la carte de métro est une carte schématique, de « second degré », basée sur un autre principe de construction, le principe géométrique (la disposition graphique des lignes, des stations, des intersections, indifféremment des distances réelles et de l'orientation physique selon les points cardinaux). Il s'agit donc d'une variation d'une carte réaliste, produite en changeant le principe de construction graphique, quoique le référent réel reste le même.

Géographies symboliques

Il existe pourtant une autre classe (très riche d'ailleurs) de cartes qui ne sont ni réalistes-mimétiques, ni schématiques-géométriques, mais des représentations directes, et en même temps non-mimétiques et non-empiriques, de la réalité géographique. C'est le cas de presque toute la géographie prémoderne. Car il faut se rendre à l'évidence : dans l'histoire des représentations géographiques, le principe empirique, l'expérimentation, les mesurages et la vérification pratique ne

sont devenus des critères cartographiques dominants qu'après la Renaissance, avec le développement des routes de commerce et des empires coloniaux. Les aèdes de l'Antiquité, ou les docteurs du Moyen Âge, qui décrivaient la Terre, n'avaient pas une connaissance directe de la configuration réelle de notre globe et de ses continents, et d'autant moins n'avaient pas à leur disposition des cartes correctes, c'est-à-dire « réalistes », pour leur servir de moyen de repérage et de vérification de leurs représentations de la terre. Il faut déconstruire le préjugé commun, qui fait partie de notre « vulgate » cognitive moderne, que derrière toute représentation cartographique se retrouve, en arrière-plan, la réalité géographique objective et que les représentations « déformées » peuvent toujours être rapportées et éventuellement corrigées par comparaison avec les représentations correctes. Les géographes médiévaux ne disposaient pas de l'épure apriorique de l'espace terrestre « réel », ils n'avaient pas accès à ce « filet de sécurité » cognitif (l'image correcte de la Terre) que le savoir moderne a mis à notre disposition. Ils devaient se contenter du peu d'informations stockées par le savoir et la tradition et « imaginer » effectivement des représentations du monde, « créer » des images cartographiques. Ils ne « déformaient » pas une réalité donnée, mais ils l'inventaient au moment de la description, sans pouvoir se rapporter à une « carte réelle » qui n'existait pas encore.

Dans ce contexte, afin de pouvoir continuer notre classification des représentations géographiques, il faut faire appel à quelques précisions terminologiques courantes, mais toutefois utiles : signe, symbole et allégorie. En tant qu'« écriture » ou

« dessin » de l'espace physique, la géographie a développé un langage spécifique, qui utilise des signes créés à son usage spécifique, ensemble avec des signes repris à d'autres langages. Elle est un système de signes qui correspond à un congruât de « réalèmes » externes à son discours, de référents réels (naturels ou artificiels) ou encore imaginaires. Les légendes, les tableaux explicatifs, les index, qui accompagnent ces cartes sont des véritables « dictionnaires » qui font la traduction des signes graphiques dans des signes linguistiques.

Sur les cartes réalistes, les signes sont, pour règle générale, mono-sémantiques, un signe correspond à un (type de) réalème, dans une correspondance biunivoque. Cette convention est imposée par le principe de véracité des représentations géographiques mimétiques, pour pouvoir renseigner les lecteurs, le mieux possible, sur les référents désignés par les signes. Qu'arriverait-il si, par exemple, une institution d'enseignement était indiquée par l'icône d'un ATM ?

Cependant, tous les signes ne sont pas univoques et simples. Sur les mappemondes du Moyen Âge, par exemple, il y a plein d'icônes qui nécessitent un décodage, des explications qui en dévoilent des sens qui dépassent de beaucoup le sens direct et univoque d'un simple signe. Ils ont besoin d'une herméneutique qui les relie aux constellations d'images et aux bassins sémantiques spécifiques de l'époque respective.

Sur les cartes T-O du Moyen Âge, par exemple, une icône représentant une tour renvoie à la tour de Babel, un individu à tête de chien – à un cynocéphale, un visage aux joues gonflées fait de nuages – aux vents de l'Hyperborée. Pour interpréter

Fig. 5 : Mappemonde d'Ebstorf

ces images, il faut connaître plusieurs traditions qui infusaient et modelaient le savoir géographique de l'époque : l'histoire biblique, l'encyclopédisme antique et médiéval, les cosmographies et les géographies prémodernes. Ces domaines constituaient la « vulgate » des géographes du Moyen Âge et de leur public, qui était sous-entendue par tout un chacun, de même qu'aujourd'hui on reconnaît sans préparation préalable les éléments de notre civilisation contemporaine, marqués sur les cartes, comme les métros, les aéroports ou les ATM. Et si un géographe comme Brunetto Latini pensait que le langage iconique risquerait de rester incompris par son public, il avait le choix de le suppléer ou de le remplacer par un langage discursif, de remplacer les symboles graphiques par des noms écrits.

Pour le public de notre époque, qui est acculturé par rapport aux paradigmes cognitifs anciens, ces cartes sont incompréhensibles, car leurs signes sont chargés d'une sémantique qui dépasse de beaucoup

Fig. 5 : Mappemonde de Brunetto Latini

le sens univoque des icônes mimétiques. Leur richesse expressive, leurs significations et renvois mythiques, religieux, fantastiques, font de ces signes ce qu'on peut considérer des symboles. Et ces symboles ne sont pas accidentels, isolés, dispensables, car ils forment des systèmes de significations qui se tissent sur toute la mappemonde. La tour de Babel peut être un signe étrange, une curiosité, une fantaisie, sur une carte moderne, mais sur une carte T-O elle fait système avec toutes les places sacrées de la Bible qui se concentrent autour de Jérusalem : Bethleem, Nazareth, Sodome et Gomorrhe, Égypte, « Babiloine », Paradis terrestre, etc. Les cynocéphales peuvent parfois errer seuls sur la carte, mais ils font partie de la grande famille des races monstrueuses, parfois réunie dans des bandes de cartouches au sud de l'Afrique et de l'Asie : *blemmies*, *sciapodes*, géants, tricéphales, satyres, cyclopes, *astomi*, pygmées, etc. Comme le montrent les recherches sur l'imaginaire, les symboles ont la tendance à se regrouper dans des constellations de symboles, dans des bassins sémantiques¹⁸.

Ces bassins sémantiques offraient aux géographes médiévaux la « matière » de la carte, le stock de représentations avec lesquelles ils remplissaient l'espace cartographique, le contour des continents et des régions de la terre.

Toutefois, l'invention de la carte comprend, en plus des places, des histoires et des figures qui peuplent la mappemonde, aussi bien des principes de construction spatiale et géométrique. Faire de Jérusalem le centre des cartes T-O, le « nombril du monde », n'est pas une évidence offerte par un critère empirique quelconque, tout au contraire, ce positionnement est imposé par la théologie chrétienne du salut par le Christ. Il faudra attendre les explorations de la Renaissance, et puis la création des philosophies empirique, positiviste, scientifique, pour que les géographes commencent à travailler non seulement le « contenu » des mappemondes (en bannissant les « idoles de la tribu » traditionnels), mais pour qu'ils changent aussi bien les principes de construction géométrique et visuelle de la carte.

Cela revient à dire que la géographie prémoderne était structurée, en plus des principes mimétiques (observation, mesurage, vérification, projection, lois de réduction de la sphère au plan, etc.), aussi bien par des principes non-mimétiques, imposés par d'autres systèmes de savoir et d'autres conceptions du monde qui diffèrent de la mentalité scientifique moderne. Dans un autre travail¹⁹, j'ai passé en revue (sans prétendre d'être exhaustif) plusieurs de ces principes : anthropologique, mythique, théologique, philosophique, axiologique, cognitif, psychologique (psychanalytique)²⁰ et idéologique²¹. Tous sont responsables d'un autre découpage visuel de la réalité

physique, ils créent des modelages différents des mappemondes, des représentations géographiques qui sont en désaccord ou en contradiction avec les cartes réalistes.

Autrement dit, la géographie antique, médiévale et prémoderne s'inscrit dans des paradigmes cognitifs différents de celle moderne, elle participe de ce que, avec un terme totalisateur, Ferdinand Denis et Carolly Erickson ont nommé la « pensée enchantée »²². La vision enchantée est une vision du monde qui ne dispose pas (et n'est même pas consciente du fait qu'elle devrait en produire) de critères fermes pour faire la part du réel et de l'imaginaire, du naturel et du surnaturel, de la tradition héritée et de la vérification empirique. Néanmoins il faut préciser qu'on parle d'un « enchantement du monde » depuis notre point de vue moderne, qui est positiviste et « désenchanté », alors que pour les géographes de ces époques il s'agissait d'évidences et de vérités, fournies par les textes sacrés et par la tradition, et partagées par le grand public (autant auparavant, comme maintenant, le géographe a en commun avec son public, soit-il éduqué ou moyen, le set de présuppositions de l'époque, qui aident le premier à construire sa carte et aux derniers de la comprendre, de l'interpréter, de la juger, de la valider ou de la rejeter en tant que fausse, inadéquate, obsolète, etc.)

Pour ce type de cartes, dans lesquelles le principe mimétique de construction est épaulé ou remplacé par des principes non-empiriques, je vais utiliser le terme de géographie symbolique. Le symbolisme se réfère autant aux critères géométriques et métriques d'organisation graphique de la carte, qu'aux figures, places et histoires qui peuplent les contours intérieurs de cette carte. Il est important de souligner que les

cartes symboliques ne sont pas à contraster avec la réalité géographique (comme on tend à le faire aujourd'hui, en les jugeant de fantaisistes, chimériques, impossibles, etc.), mais avec les cartes réalistes. Toutes les deux sont des représentations de l'espace physique extérieur, donc des mondes secondaires opposés au monde primaire. Ce qui les distingue, c'est que la géographie réaliste se propose de faire une lecture directe, ou « littérale » du monde primaire, alors que la géographie symbolique en fait des lectures supplémentaires, superposées, qui renvoient non plus à l'espace naturel, mais aux histoires mythologiques, religieuses, philosophiques, etc., qui prétendent expliquer cet espace.

Géographies fictionnelles

Le concept de géographie fictionnelle coïncide en principe avec celui de Marc Brosseau « géographie imaginaire », qui renvoie au concept de « mondes imaginaires ». Toutefois, puisque j'utilise le concept d'imaginaire dans le sens plus large, de faculté créatrice de la psyché humaine, qui se trouve à la racine de toute représentation et qui explique autant les créations géographiques que celles littéraires, narratives et artistiques, je préfère le qualificatif plus précis de « fictionnel », qui peut mieux isoler le sens de produit concret (donc de carte géographique, de narration littéraire, de peinture artistique ou de film) dans lequel se matérialise un imaginaire spatial. Une géographie fictionnelle est la représentation d'un monde inventé, donc d'un monde secondaire. Et puisque l'activité imaginaire git à la base autant des créations géographiques que des créations littéraires et artistiques, on peut

Fig. 9 : Sebastian Munster, L'Europe comme une reine, 1570

allégorique), il est possible de faire une distinction supplémentaire entre signe, symbole et allégorie²³. Le symbole est un signe « enrichi », qui offre des informations nouvelles sur le référent, qui amplifie le sens littéral avec des sens additionnels et introduit des significations inédites, conscientes ou inconscientes. L'allégorie, qui est construite à partir de figures comme la comparaison, la métaphore et la métonymie, est un signe qui renvoie à un autre signe, et non directement au référent du signe original. Ainsi, peut-on dire que les cartes réalistes et symboliques reflètent le monde primaire, les référents de la réalité physique, alors qu'une carte allégorique se réfère à une autre carte, qu'elle enrichit avec

Fig. 10 : Heinrich Bünting, Itinerarium Sacrae Scripturae, Magdeburg, 1582

des significations supplémentaires. Par conséquent, puisque les cartes allégoriques sont des cartes de « second degré », qui sont plaquées sur les cartes de « premier degré », on peut faire la distinction entre cartes réalistes allégoriques, cartes symboliques allégoriques et cartes fictionnelles allégoriques.

Pour exemple de carte allégorique ayant pour base une carte réaliste, on peut évoquer les mappemondes de l'Europe où le continent est représenté comme un roi ou une reine, ayant pour tête l'Espagne, la France ou l'Angleterre, selon la nation du géographe allégoriste et de son commanditeur.

Pour exemple de carte allégorique qui double une carte symbolique, prenons l'image des trois continents de l'oïkoumène comme un trèfle de terre au milieu de l'Océan. Cette représentation « simplifie » les mappemondes T-O médiévales à deux ou trois informations (Jérusalem comme centre de la terre, division du monde connue en trois parts, etc.), de même que les cartes de métro contemporaines « réduisent » les cartes complètes de la ville. En même temps, elle traduit dans le langage visuel une information de la tradition chrétienne,

fictionnels, indifféremment des principes (mimétiques ou non-mimétiques) utilisés. À ces trois classes on peut ajouter la géographie allégorique, qui prend comme point de départ un de ces trois types de cartes et la transpose, par les procédés de l'allégorie (ou métaphores filées, comme les appelle M. Riffaterre), dans une deuxième

carte, qui raconte une narration différente de la première.

This work was supported by a grant of the Romanian Ministry of Research and Innovation, CCCDI – UEFISCDI, project number PN-III-P1-1.2-PCCDI-2017-0326/49 PCCDI, within PNCI III.

BIBLIOGRAPHIE

- Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, 1957.
- Barrows, Adam, *Time, Literature, and Cartography After the Spatial Turn. The Chronometric Imaginary*, New York, Palgrave Macmillan, 2016.
- Braga, Corin, *Le Paradis interdit au Moyen Âge. La quête manquée de l'Éden oriental*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- , *De la arhetip la anarhetip*, Iași, Polirom, 2006.
- , “Imagination, imaginaire, imaginal. Three French Concepts for Defining Creative Fantasy”, *Journal for the Study of Religions and Ideologies*, vol. 6, nr. 16, 2007, p. 59–68.
- , “Psychoanalytical Geography”, *Journal for the Study of Religions and Ideologies*, vol. 7, no. 20, summer 2008, p. 134–149.
- Collot, Michel, *Pour une géographie littéraire*, Paris, José Corti, 2014.
- Durand, Gilbert, *Introduction à la mythodologie. Mythes et sociétés*, Paris, Albin Michel, 1996.
- Erickson, Carolly, *The Medieval Vision. Essays in History and Perception*, New York, Oxford University Press, 1976.
- Gillies, John, *Shakespeare and the Geography of Difference*, Cambridge University Press, 1994.
- Goodman, Nelson, *Ways of Worldmaking*, Indianapolis and Cambridge, Hackett Publishing, 1978.
- Gregory, Derek, *Geographical Imaginations*, Oxford, Blackwell, 1994.
- Hillis Miller, J., *Ariadne's Thread. Story Lines*, New Haven & London, Yale University Press, 1992.
- , *Topographies*, Stanford University Press, 1995.
- Kermode, Frank, *The Sense of an Ending: Studies in the Theory of Fiction*, Oxford, Oxford University Press, 1967.
- Lewis, Martin W. & Kären E. Wigen, *The Myth of Continents. A Critique of Metageography*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1977.
- Moretti, Franco, *Atlas of the European Novel. 1800–1900*, London, Verso, 1998.
- , *Graphs, Maps, Trees: Abstract Models for a Literary History*, London, Verso, 2005.
- , (ed.) *The Novel*, Princeton, Princeton University Press, 2006.
- Ricœur, Paul, *La Métaphore vive (L'Ordre philosophique)*, Paris, Seuil, 1975.
- Riffaterre, Michael, *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971.
- Soja, Edward W., *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, London, Verso, 1989.
- , *Thirdspace: Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*, Oxford, Blackwell, 1996.
- Said, Edward, *Orientalism*, New York, Vintage, 1978.
- , *Culture and Imperialism*, New York, Kopf, 1993.
- Tally Jr., Robert T., *Spatiality*, London & New York, Routledge, 2013.
- (ed.), *The Routledge Handbook of Literature and Space*, London & New York, Routledge, 2017.
- Todorov, Tzvetan, *Théories du symbole*, Paris, Seuil, 1977.
- Westphal, Bertrand, *La géocritique. Mode d'emploi*, Presses Univ. Limoges, 2000.
- , *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit, 2007.

NOTES

1. Voir Adam Barrows, *Time, Literature, and Cartography After the Spatial Turn. The Chronometric Imaginary*, New York, Palgrave Macmillan, 2016.
2. Marc Brosseau, "In, of, out, with, and through: new perspectives in literary geography", in Robert T. Tally Jr. (éd.), *The Routledge Handbook of Literature and Space*, London & New York, Routledge, 2017, p. 10-11.
3. Michel Collot, *Pour une géographie littéraire*, Paris, José Corti, 2014, p. 11.
4. Franco Moretti, *Atlas of the European Novel. 1800-1900*, London, Verso, 1998; Idem, *Graphs, Maps, Trees: Abstract Models for a Literary History*, London, Verso, 2005; Idem (éd.) *The Novel*, Princeton, Princeton University Press, 2006.
5. Par exemple: John Gillies, *Shakespeare and the Geography of Difference*, Cambridge University Press, 1994; J. Hillis Miller, *Topographies*, Stanford University Press, 1995.
6. Bertrand Westphal, *La géocritique. Mode d'emploi*, Presses Univ. Limoges, 2000; Idem, *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit, 2007.
7. Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, 1957.
8. Frank Kermode, *The Sense of an Ending: Studies in the Theory of Fiction*, Oxford, Oxford University Press, 1967.
9. J. Hillis Miller, *Ariadne's Thread. Story Lines*, New Haven & London, Yale University Press, 1992.
10. Marc Brosseau, *op. cit.*, p. 14.
11. Corin Braga, "Imagination, imaginaire, imaginal. Three French Concepts for Defining Creative Fantasy", *Journal for the Study of Religions and Ideologies*, vol. 6, nr. 16, 2007, p. 59-68.
12. « Real-and-imagined places ». Cf. Edward W. Soja, *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, London, Verso, 1989; Idem, *Thirdspace: Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*, Oxford, Blackwell, 1996.
13. Edward Said, *Orientalism*, New York, Vintage, 1978; Idem, *Culture and Imperialism*, New York, Kopf, 1993; Derek Gregory, *Geographical Imaginations*, Oxford, Blackwell, 1994.
14. Voir Nelson Goodman, *Ways of Worldmaking*, Indianapolis and Cambridge, Hackett Publishing, 1978.
15. Robert T. Tally Jr., *Spatiality*, London & New York, Routledge, 2013, p. 49.
16. Andrew Thacker, "Critical literary geography", in Robert T. Tally Jr. (éd.), *The Routledge Handbook of Literature and Space*, London & New York, Routledge, 2017, p. 28-38.
17. Richard Rorty, "John Searle despre realism și relativism", in *Adevăr și progres, Eseuri filosofice 3*, București, Editura Univers, 2003.
18. Voir Gilbert Durand, *Introduction à la mythodologie. Mythes et sociétés*, Paris, Albin Michel, 1996.
19. Corin Braga, *Le Paradis interdit au Moyen Âge. La quête manquée de l'Éden oriental*, Paris, L'Harmattan, 2004 ; Idem, *De la arhetip la anarhetip*, Iași, Polirom, 2006, p. 47-58.
20. Voir Corin Braga, "Psychoanalytical Geography", *Journal for the Study of Religions and Ideologies*, vol. 7, no. 20, summer 2008, p. 134-149.
21. Voir par exemple Martin W. Lewis & Kären E. Wigen, *The Myth of Continents. A Critique of Metageography*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1997.
22. « C'était une époque féconde en erreurs, sans doute, mais c'était une époque où les esprits, pleins d'énergie et de grâce, créaient sans cesse des merveilles nouvelles, qui agrandissaient le domaine de la poésie, si elles bornaient quelques fois le monde réel. Ce temps des étranges déceptions était celui des beaux rêves, des fantaisies magnifiques, des fictions immortelles ». Ferdinand Denis, *Le monde enchanté. Cosmographie et histoire naturelle fantastiques du Moyen Âge*, Paris, A. Fournier libraire-éditeur, 1843, p. II.
23. Carolly Erickson, *The Medieval Vision. Essays in History and Perception*, New York, Oxford University Press, 1976, p. 5-6.
23. Pour les concepts de symbole, métaphore, allégorie, etc., voir Tzvetan Todorov, *Théories du symbole*, Paris, Seuil 1977 ; Paul Ricœur, *La Métaphore vive* (L'Ordre philosophique), Paris, Seuil, 1975; Michael Riffaterre, *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971.